

PROFIL

# Volmir Cordeiro, cas de farce majeure

Invité du Festival d'automne avec la pièce «Trottoir», le danseur et chorégraphe brésilien confirme son goût pour une exubérance héritée du cabaret expressionniste et de la pop culture des années 90.

Par ÈVE BEAUVALLET

**D**ans les années 90, on voyait souvent à la télé brésilienne ces danseuses de carnaval du Nordeste, près de Bahia, ces

stars du «axe», «une sorte de samba très cul dansée par des femmes qui mimaient des pénétrations avec des bouteilles en verre, par exemple. Aujourd'hui, avec le regain de moralisme, el-

les font complètement scandale, mais dans mon enfance les gosses de 5, 6 ans les imitaient». Voici donc les premières danses que Volmir Cordeiro a apprises, tout petit, et ce n'est pas sans cohérence avec ce qui suit. Nous sommes avec le danseur, performer, chorégraphe brésilien (né en 1987) en train de chercher d'où peut bien lui venir cette passion de l'outrance baroque, de la démesure carnavalesque, de la transgression joyeuse qui prend toute sa saveur, aujourd'hui, dans sa pièce de groupe multicolore *Trottoir*. On est curieux de lui parce que ce danseur ne ressemble pas à tous les autres. Alors que, sur la scène chorégraphique européenne, prédomine encore un formalisme «froid et méchant» (selon ses mots), un postmodernisme hérité des Américains, son imaginaire à lui, plus craca et libidineux, virevolte dans les recoins les plus refoulés de l'expressionnisme. Il n'est pas le seul chorégraphe à ressortir des coulisses l'art de la pantomime et les monstres de Tod Browning. Il y a aussi ses amies, la géniale Marlene Monteiro Freitas, Tânia Carvalho ou Ana Rita Teodoro, pour composer cette petite famille néobaroque. On notera ou non que ses membres sont souvent portugais ou latinos.

## DÉPRAVÉS

Donc on se demande: c'était quoi les premières images qu'il a pu voir, avant de tomber sur celles de la plus infâme des sorcières, Valeska Gert, cette géniale cabaretiste qu'il aime tant et qui incarnait les putes, les marginaux, les dépravés de l'Allemagne des années 20? Vers quoi allait son admiration, avant de vénérer les chutes de Charlie Chaplin, les chorégraphies oculaires de Joséphine Baker, les maquillages funèbres du roi du butoh Kazuo Ohno? Qu'est-ce qu'on regarde, qui on joue et qui on danse pour finir par bouger à sa manière à lui, avec ce long squelette insectoïde incurvé comme une virgule inversée, qui semble grimacer par toutes les articulations, et nous fascinait déjà en rejouant un french cancan en robe moulante et bite à l'air dans *Epoque* (2015)? En remontant le fil, on atterrit donc devant un poste de télévision, dans les années 90: y sont diffusés les

danse de «axe», mais aussi ce personnage de clown paysan nommé «Jeca», ou encore toutes ces vieilles dames des feuilletons que Volmir, enfant, adore imiter. Ses «trois mères» (sa mère, sa sœur, sa marraine) laissent s'épanouir cette fibre théâtrale et autorisent l'insolent petit garçon à se déguiser pour aller à l'école. Une excentricité qui passe moins bien auprès du père, camionneur – «souvent absent mais qui exerçait un contrôle de ces jeux, de ce goût pour le costume et le travestissement» – comme auprès de Concoïdia en général, cette petite ville «ultraconservatrice et catholique» du sud brésilien dans laquelle il formule vite un projet: en partir et «faire la guerre aux habitants». Sa famille est blanche, très pauvre. A l'école, Volmir est un paria.

Mais un jour qu'il a 14 ans, ça s'ouvre: dans la ville est programmé un spectacle, *Ce dont nous sommes faits*, interdit aux mineurs parce que les danseurs y sont nus. Avec l'accord de la chorégraphe, il assiste à la représentation, caché sous une chaise. «C'est à partir de cette expérience de spectateur, transgressive, que je me suis autorisé à devenir artiste, se souvient-il presque stupéfait, encore. *La chorégraphe, c'était Lia Rodrigues.*» Il attendra ses 20 ans pour danser lui-même la pièce adorée, âge où il intègre la compagnie de la chorégraphe, tout juste installée dans la favela de Maré à Rio. «*Je faisais partie de la première génération à travailler dans l'espace cru qu'elle avait récupéré. On créait et répétait sans eau, sans PQ, en passant le balai. Moi, j'aimais donner des cours aux gens du quartier. Je tente parfois de faire descendre Lia du piédestal sur lequel je l'ai placée, mais je n'y arrive jamais. Son éthique de travail, son art du collectif m'ont toujours accompagné et ne me quitteront jamais.*»

En revanche, il quitte Rio en 2011. Pour arriver à Angers. C'est l'époque où le [Centre national de la danse](#) contemporaine délivre encore un master de recherche et de création, «Essais». Le calme de la ville l'étouffe: «*J'arrivais du Brésil, sans parler français, à peine anglais. Je n'avais pas d'argent pour sortir*

*d'Angers même le temps d'un week-end! Heureusement, l'école que dirigeait à l'époque Emmanuelle Huynh était super et j'y ai tissé de grandes amitiés.*» Quelques années plus tard, il y aura notamment *Epoque* (2015), un duo en forme de grand zapping de l'histoire des danses les plus difformes, avec sa copine chilienne Marcela Santander Corvalán. Il y aura aussi *Rue* (2015), les prémisses de *Trottoir* avec le percussionniste brésilien Washington Timbó. Ensuite une exposition sur la chorégraphie des visages, de Buñuel à Kiarostami en passant par Maguy Marin, intitulée «l'Œil, la Bouche et le Reste» (2017). Et aussi un doctorat sur les figures de la marginalité dans la danse. Le petit milieu chorégraphique l'admet très vite: derrière ce danseur venu du théâtre, ce Brésilien étrange au visage slave, aussi calme et articulé autour d'un café que sauvage et dégingandé sur un plateau, se cache une bête de scène non répertoriée.

## PLAYMOBIL FLUOS

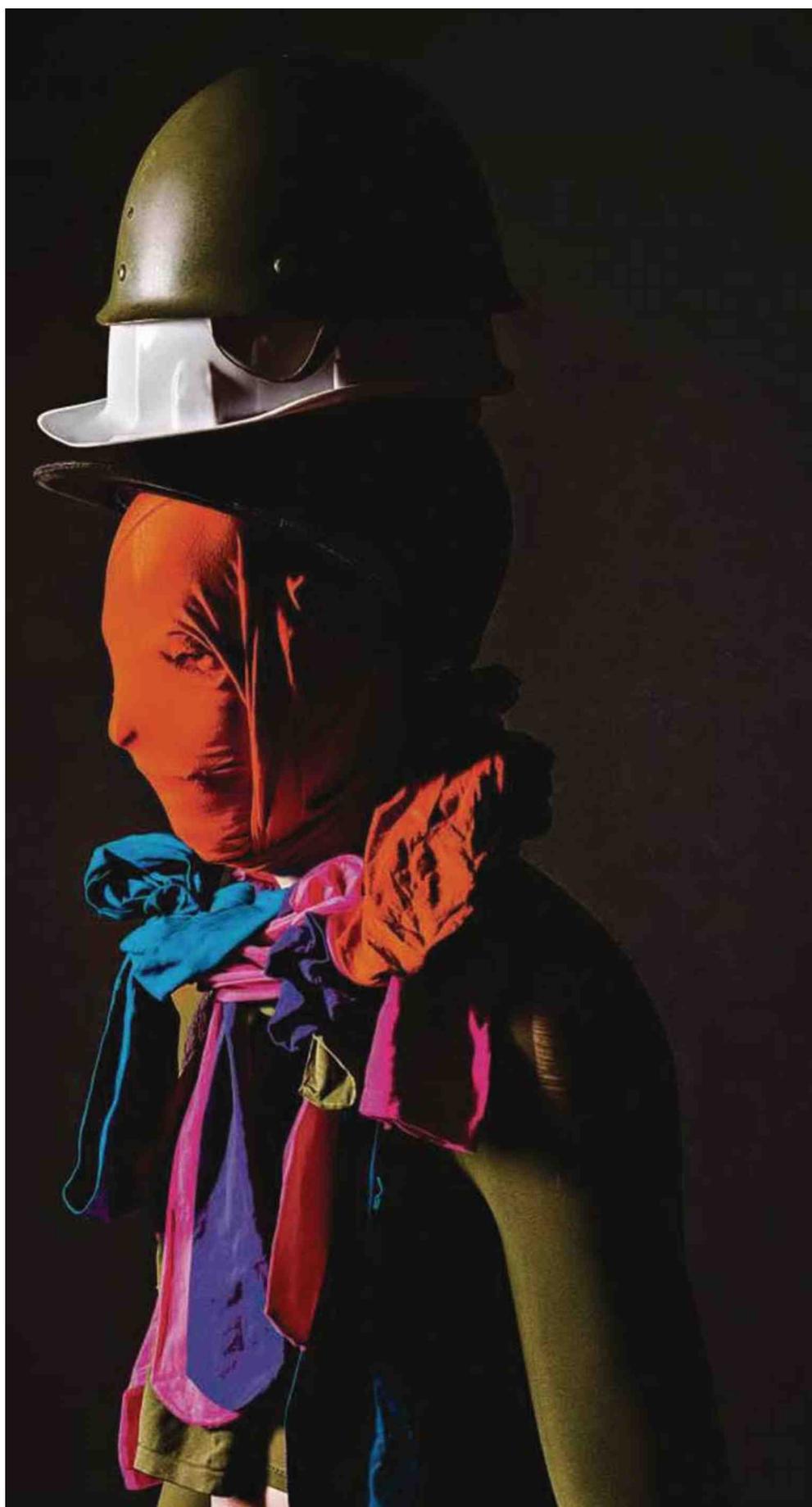
Mais les pièces restent confidentielles; le public de fans, très restreint. Le pétaradant *Trottoir*, au- ●●●

●●● jour d'hui, pourrait changer la donne. Avec ses personnages de Playmobil fluo qui se sniffent le cul au rythme d'une musique d'ascenseur, Volmir Cordeiro signe la farce politique qu'on aimerait voir exploser au visage d'un plus grand public. Il en conçoit la chorégraphie, mais aussi les costumes, patchwork de collants multicolores masquant les visages de tous les danseurs. Des Sud-Américains pour la plupart: Marcela Santander Corvalán, Martin Gil, Isabela Santana, Anne Sano et Washington Timbó, qui fut danseur pour la première ligne de carnaval de l'école de samba «Vai-Vai» au Brésil, et enseigne les mouvements du culte du candomblé. Aucun choix dramaturgique dans ce casting: «*Je comprends que ça apporte une lecture supplémentaire pour le spectateur qu'ils soient typés latinos ou noirs. Mais ce n'était pas du tout un préalable*», assure-t-il en précisant se méfier «beaucoup» des lectures identitaires et communautaires, trop facilement séduisantes

et univoques. Le luxe de l'art étant au contraire d'être polysémique, l'obsession ultime de cet artificier va vers la métamorphose permanente, la liberté de superposer les masques et de s'inventer multiple. ◆



Dans *Trottoir*, une musique d'ascenseur rythme l'action.



**Trottoir  
emprunte  
à l'univers  
Playmobil.**

PHOTOS  
ARTHUR  
CRESTANI